

AVANT-PROPOS

LANGAGE ET DIALOGUE DES DISCIPLINES

par Franck NEVEU

Président de l'Association des Sciences du Langage (2004-2006)
Université de Caen
Centre de Recherches Interlangues sur la Signification en Contexte (CRISCO)

et Sabine PÉTILLON

Institut des Textes et Manuscrits Modernes (ITEM)

Cet ouvrage réunit certaines des contributions au colloque organisé par l'Association des Sciences du Langage le 10 décembre 2005 à l'École Normale Supérieure sur le thème « *Sciences du Langage et Sciences de l'Homme* »¹.

Par l'organisation régulière de ces rencontres, l'ASL reste fidèle à sa vocation qui est de fédérer la communauté des linguistes en suscitant le dialogue scientifique et en favorisant la circulation de l'information pour une meilleure connaissance des outils théoriques et pratiques qui sont en usage dans notre domaine.

Deux ans après le colloque sur l'état des lieux de la discipline, « *Mais que font les linguistes ?* »², nous avons ainsi souhaité reprendre le débat en l'orientant plus particulièrement vers le dialogue interdisciplinaire, envisagé à la fois du point de vue scientifique et institutionnel, mais aussi du point de vue de l'édition et de la diffusion des savoirs.

Partant du fait que le langage constitue à l'évidence un point de convergence thématique entre différentes disciplines au sein du vaste

1. Ce colloque a pu être organisé grâce à la participation de la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France ainsi qu'au soutien de l'École Normale Supérieure et de l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes (CNRS).

2. Ch. Jacquet-Pfau et J.-F. Sablayrolles (éds), *Mais que font les linguistes ? Les Sciences du langage vingt après*, actes du colloque de l'Association des Sciences du langage (2003) présentés par J. Pruvost, Paris, L'Harmattan, collection « Sémantiques », 2004.

domaine des sciences humaines et sociales, l'objectif de la journée était, à partir d'une réflexion sur différents secteurs des sciences du langage, de faire dialoguer certaines de ces disciplines, et de dégager leurs spécificités relativement à cet objet commun, notamment du point de vue épistémologique et terminologique.

Loin de chercher à promouvoir, dans une conjoncture d'hypermultiplication et de cloisonnement des territoires et des objets d'étude, une quelconque « interdisciplinarité cosmétique », justement dénoncée³, cet ouvrage n'a d'autre visée que de faire ressortir, selon les observatoires que se donnent les chercheurs, certains aspects de la diversité des perspectives sur le langage dans les sciences humaines et sociales, mais également au sein même de la recherche linguistique. Quels regards les sciences de la communication et de l'information, la sociologie, la psychologie, l'histoire, la philosophie... portent-elles aujourd'hui sur la langue et le langage ? Comment se saisissent-elles de ces objets ? Quelle place leur ménagent-elles ? Et comment, à leur tour, les sciences du langage interrogent-elles ces domaines ? Comment capitalisent-elles leurs enseignements ? Relativement à cet objet commun aux sciences de l'Homme qu'est le langage les frontières disciplinaires ont-elles bougé ?

C'est à des questions de positionnement épistémologique et de territorialisation, centrées sur la nature et la structure du discours tenu en sciences humaines, mais également aux conditions de publication de ce discours que s'intéresse Guy Jucquois (« *Comprendre, communiquer, partager* »). Sont ici privilégiés dans la réflexion d'une part le processus de communication et d'édition du discours scientifique, et d'autre part ce qui est analysé comme une tension entre disciplinarité et interdisciplinarité, notamment du point de vue du chercheur migrant, ou nomade, qui se trouve dans une situation d'extraterritorialité scientifique.

Une part importante des contributions à ce colloque, se faisant l'écho des préoccupations scientifiques actuelles, portait sur les points de contact des domaines connexes du langage et de la cognition. Trois articles, aux orientations fort différentes, voire divergentes, abordent cette problématique. En premier lieu celui de Michel Hupet (« *Psychologie du langage : entre linguistique et neurosciences* ») qui propose un panorama rétrospectif et prospectif de la psychologie du langage, et qui fait le point sur les fondements neurologiques de la compréhension/production du langage, plus complexes que les chercheurs ne l'avaient imaginé. La neuro-imagerie ne saurait se développer sans une analyse cognitive, et donc sans une référence à la psychologie du langage, autrement dit sans une référence aux sciences du langage,

3. D. Sperber, *Pourquoi repenser l'interdisciplinarité ?* Colloque virtuel, février 2004, CNRS-ENS, www.interdisciplines.org où l'on trouve l'intégralité des discussions.

seules capables de spécifier les opérations impliquées dans l'activité de compréhension et de production de langage. La réflexion de Jean-Paul Bronckart (« *Les sciences du langage sont des sciences de l'esprit* ») se développe quant à elle dans le cadre des thèses du mouvement *interactionniste social* et défend un « logocentrisme modéré », d'inspiration vygotkienne (*le langage est le fondateur de l'humain*) qui s'oppose d'une part à la fois aux principes de la philosophie de l'esprit classique et aux courants contemporains du cognitivisme et des neurosciences, et d'autre part au fractionnement des disciplines de l'humain qui constitue un des héritages du positivisme. Enfin, c'est à l'interface de la sémantique et de la philosophie de l'esprit que s'intéresse Marc Dominicy (« *Sémantique et philosophie de l'esprit. Les rapports de perception visuelle* »), qui examine les rapports complexes qui s'instaurent entre certaines analyses pratiquées en sciences du langage et la problématique, centrale dans les sciences de l'esprit, de l'attribution d'une perception et/ou d'une expérience visuelle à un sujet. Se trouve ici soulignée la communauté d'interrogations qui unit sciences du langage et philosophie de l'esprit.

Michele Prandi prolonge cette réflexion sur l'interface linguistique/philosophie (« *Un tournant philosophique en linguistique : l'idée de grammaire philosophique* »), et pour ce faire chemine, mais en sens inverse, sur la voie tracée par ce que l'on a appelé le tournant linguistique en philosophie. De même qu'il est impossible d'étudier les concepts comme si l'expression n'existait pas, il est impossible d'étudier l'expression en négligeant le fait qu'elle construit ses structures sémantiques sur un socle de concepts partagés. Le lecteur se trouve ici convié à une initiation à la syntaxe des concepts, syntaxe qui a déjà trouvé une application descriptive d'envergure dans la récente introduction à la grammaire italienne (*Le regole e le scelte. Introduzione alla grammatica italiana*, Torino, UTET, 2006).

C'est à la question de la place de la parole dans le travail de l'historien que s'intéresse Arlette Farge (« *La parole populaire au XVIII^e siècle. Point de vue de l'historien* »). Un autre regard précieux sur cet objet commun, portant sur le statut de la parole recueillie en archive, dans les dossiers de police, dans un temps où l'oralité populaire, pétrie de gestualité, n'est pas affectée par la culture de l'écrit. Si le témoignage de cette parole reste nécessairement biaisé par la confrontation du locuteur avec le pouvoir, l'historien peut néanmoins faire fond sur ces procès-verbaux, qui se révèlent une source de connaissances historiques de première importance, mais peu exploitée. Il ne s'agit pas d'y chercher l'expression d'une vérité mais plutôt de s'approcher, au terme d'un travail de contextualisation, de sensibilités restées jusque-là inaperçues, et, à rebours du positivisme ambiant, de rendre à cette parole la place qui doit être la sienne dans la succession non linéaire des événements historiques.

Les effets conjugués des remembrements disciplinaires et des nouveaux modes de diffusion du savoir, liés notamment aux développements des nouvelles technologies, des crispations suscitées par les conditions d'exercice de l'enseignement supérieur et de la recherche en France ont conduit nécessairement à ouvrir le débat à des problématiques institutionnelles et sociétales. Alice Krieg-Planque (« *“Sciences du langage” et “sciences de l'information et de la communication” : entre reconnaissances et ignorances, entre distanciations et appropriations* ») revient ainsi sur les frontières et les territoires partagés de deux sections distinctes du Conseil National des Universités, celle des sciences du langage et celle de l'« infocom ». Un cloisonnement institutionnel qui dissimule sans doute des enjeux scientifiques communs, mais qui rappelle également que les objets, les finalités et les méthodes sont spécifiques, comme en témoignent notamment les fréquents désaccords autour de notions aussi centrales pour chacune des deux disciplines que *langage, langue, signification, sens, énoncé, énonciation, discours, corpus*, etc. Marc Arabyan quant à lui (« *Éditer et être édité en sciences du langage aujourd'hui* ») fait le point sur la crise de l'édition scientifique en France, notamment dans les sciences humaines et sociales, en s'appuyant sur son expérience de directeur de collection chez L'Harmattan et de directeur des éditions Lambert-Lucas. Pour n'être pas nouvelle cette situation n'en est pas moins préoccupante. Bien des raisons ont été avancées pour l'expliquer⁴. Marc Arabyan montre que cette crise résulte dans une large mesure de l'anglicisation de l'édition scientifique mondiale, des mutations technologiques de la diffusion des savoirs, mais aussi du délaissement des sciences humaines par la puissance publique, dont les actions, quand elles existent, sont conduites de manière désordonnée, et sans cohérence d'ensemble.

Nous avons souhaité conclure ce recueil par les remarques formulées par Gilbert Lazard lors de la table-ronde, qui rappelait à juste titre la multiplication, au cours de ces dernières années, de rencontres de linguistes autour de thématiques épistémologiques et institutionnelles. Ces rencontres, qui ont lieu en France mais également dans d'autres pays d'Europe, ainsi qu'aux États-Unis, répondent à un besoin manifeste de clarification sur les orientations de la discipline, sur ses objets de recherche, et sur les relations qu'elle entretient ou doit entretenir non seulement avec les autres sciences humaines mais aussi avec les sciences exactes et expérimentales. Car la question se pose crucialement aujourd'hui de ce qui constitue le « noyau dur » de notre domaine, comme en témoignent notamment les fréquents débats en

4. Voir Alain Supiot (dir.), *Pour une politique des sciences de l'Homme et de la société*, Paris, Puf, 2001 (recueil des travaux du Conseil national du développement des sciences humaines et sociales, 1998-2000), 2^e partie, chap. VII.

France portant sur sa dénomination, débats suscités en particulier par le passage du singulier de *Linguistique* au pluriel de *Sciences du langage*. Diversité des discours, des méthodes, et des objets. Dans cette volonté de voir large, et de diversifier les perspectives, en les ouvrant notamment à la problématique cognitive, le risque n'est-il pas de minimiser, voire d'ignorer, la spécificité de la recherche proprement linguistique, qui se réalise, selon Gilbert Lazard, par la description, l'analyse et la comparaison des langues⁵ ?

La question du « noyau dur » touche on le sait à celle de la scientificité de la linguistique, si souvent discutée aujourd'hui comme hier. Science ou plutôt « proto-science », comme l'avancait l'épistémologue Gilles Gaston Granger ? L'argumentation, empreinte de galiléisme, repose on le sait sur l'étrange promotion de la physique comme parangon de la science, inférant un peu hâtivement de la diversité des paradigmes de la science linguistique une forme de confusion conceptuelle et d'hétérogénéité méthodologique qui en signifierait le caractère encore immature.

Trop de paradigmes, trop de diversité méthodologique, conceptuelle et terminologique ? Il en va de la « déontologie » scientifique comme de la « déontologie » terminologique, dont le credo (*transparence, univocité, cohérence, économie*) a justement pour caractéristique, dans la science du langage, d'avoir à être toujours rappelé et d'être toujours en échec lorsqu'il doit mesurer son opérativité à son domaine d'application, domaine qui reste, comme l'ont souligné largement les communications proposées lors de cette journée de l'ASL, un domaine de pensée, aux frontières très étendues. Certes il ne peut y avoir d'interdisciplinarité efficiente sans une disciplinarité effective, requérant, pour toute science, une définition claire de son domaine, de ses propositions théoriques et des modalités de leur application. Toutefois, dans l'étude des langues et du langage, on ne saurait manier le rasoir d'Ockham qu'avec la plus grande prudence. L'unification du domaine n'implique pas son uniformisation, pas plus que la diversité des approches n'implique l'hétérogénéité et l'éclatement de la discipline. Faisons au contraire le pari que cette diversité des sciences du langage est un gage de richesse scientifique.

Nous ne saurions laisser la parole aux contributeurs avant de remercier chaleureusement l'ensemble des participants au colloque *Sciences du langage et sciences de l'homme* – les orateurs, le public, nombreux et participatif, les membres du bureau de l'association, qui par leur dévouement et leur disponibilité ont rendu possible cette rencontre –, ainsi que les adhérents de l'Association des Sciences du

5. On se reportera sur ce point, avec le plus grand profit, à l'ouvrage de Gilbert Lazard, *La Quête des invariants interlangues. La linguistique est-elle une science ?*, Paris, Champion, 2006.

Langage, qui par leur fidélité ont permis à cette journée d'exister. Que la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France, l'École Normale Supérieure, l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes aient généreusement apporté leur soutien matériel à cette journée, et les éditions Lambert-Lucas à la publication de ces travaux, atteste du crédit dont jouit l'ASL auprès de nos Institutions et auprès de la communauté scientifique.